

ABONNEMENT.

Saumur.
Un an. 30 fr.
Six mois. 16
Trois mois. 9

Poste :

Un an. 35 fr.
Six mois. 18
Trois mois. 10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste,
et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne, . . . 30 c
Réclames, — 30
Faits divers, — 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication,
des insertions reçues et même payées,
sans restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction
des annonces.

Les articles communiqués
doivent être remis au bureau
du journal la veille de la repro-
duction, avant midi.
Les manuscrits déposés ne
sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
9, place de la Bourse.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis con-
traire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en tim-
bres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 31 DÉCEMBRE

LE COUP D'ÉTAT

La journée du 28 décembre a été marquée
par un coup d'Etat.

Le coup d'Etat du Congrès.
Décidément, le mois de décembre porte
malheur aux Libertés publiques.

Le 2 Décembre, la tribune a été renver-
sée par des soldats.

Le 28 Décembre, elle a été occupée par
des huissiers à chaîne et à verge.

Malgré ces actes de violence, M. Grévy, en
faveur de qui on les accomplissait, n'a pu
obtenir que 47 voix de majorité, perdant 406
voix sur la dernière élection.

On n'a pu mieux faire !

Quoi qu'il en soit, c'est la Droite qui a eu
l'honneur de défendre, non à la tribune,
puisqu'elle était interdite, mais en face des
huissiers des républicains, la liberté de la
parole.

Elle n'a pu lire sa Déclaration.
Nous en avons donné le texte avant-hier ;
aujourd'hui nous reproduisons la lettre
adressée, au nom de la Droite, par M. de
Kerdrel, à l'exécuteur du coup d'Etat parle-
mentaire.

La Droite a cru devoir protester dans une
lettre adressée à celui qui s'est fait l'exécu-
teur de ce coup d'Etat.

La voici :

« Monsieur le Président,
La minorité conservatrice de l'Assem-
blée proteste devant le pays contre la con-
duite arbitraire que vous avez tenue. Nous
avons vu la force opposée au droit, et la
tribune, gardée par vos agents, interdite
aux représentants de la Nation.
Vous avez déclaré qu'il n'y avait pas de
règlement, ce qui reviendrait à dire que
l'Assemblée était soumise à votre pouvoir
discrétionnaire.
Les mandataires de la minorité n'ont
pu porter à la tribune un projet de réso-

lution qui avait pour objet l'élection pré-
sidentielle.

Ces violences nous ont imposé le devoir
de ne prendre aucune part à l'élection.

Le pays jugera entre nous et vous.
Veuillez agréer, etc.

Pour les membres de la minorité
conservatrice,

AUDREN DE KERDREL,
sénateur.

Honneur à la Droite !

A Versailles le 28 décembre, comme au
dixième arrondissement le 2 décembre,
c'est la Droite qui a protesté contre la viola-
tion de la Liberté politique, au nom du
Peuple Français et, aussi, au nom du Sens
commun.

M. GRÉVY RÉÉLU

M. Jules Grévy a été réélu Président de la
République sans enthousiasme et avec un
chiffre de voix assez faible. C'est tout au
plus s'il a obtenu la moitié des suffrages des
électeurs du Congrès.

Il est hors de doute, aujourd'hui, que la
République et son Président sont atteints de
la même maladie de décrépitude qui les em-
portera l'un et l'autre avant peu.

Les républicains n'avaient pas, du reste,
l'embarras du choix pour la réélection pré-
sidentielle, et l'illustre nullité qui va encore
être hébergée aux frais de la nation dans le
palais de l'Élysée, et cela, probablement,
jusqu'à la fin de ses jours, est plus que ja-
mais l'homme de la situation. Aux maîtres
grincheux, intolérants et éphémères, il faut
des serviteurs de bonne composition, sans
volonté et dépourvus de décision comme
d'initiative.

M. Jules Grévy n'est-il pas le parfait
modèle de la « bonne à tout faire », pourvu
que ses gages lui soient payés réguliè-
rement ?

Un Président de la troisième République
qui voudrait réellement présider, au lieu

d'être présidé, et faire acte d'autorité, ne
tarderait certainement pas, étant donnés les
idées changeantes, le caractère ondoyant et
divers de la majorité républicaine, à être
congedié comme un simple valet.

Le vieillard de l'Élysée voit donc, par la
force des choses, son existence rivée à celle
de la République.

Quand l'un descendra dans la tombe, l'au-
tre exécutera le saut périlleux de la culbute
finale.

Chronique générale.

LA CRISE MINISTÉRIELLE.

D'après le *National*, c'est décidément M.
de Freycinet qui va être chargé de former le
nouveau cabinet. Il a dû être appelé hier
dans l'après-midi à l'Élysée.

Il y a trois combinaisons qui occupent la
presse, mais aucune n'est définitive.

Nous devons ajouter toutefois que, jus-
qu'à présent, le ministre des affaires étran-
gères a manifesté une vive répugnance à
prendre la présidence du conseil ; mais on
croit qu'il se laissera fléchir.

Certains républicains seraient désireux de
voir constituer un cabinet plus accentué au
point de vue radical que le ministère Bris-
son ; mais M. de Freycinet ne paraît pas
disposé à user, par l'exercice du pouvoir, en
les difficiles conditions actuelles, le crédit
qu'il croit posséder pour la présidence de
la République, au cas d'éventualités pré-
vues.

On se demande, dans certains milieux ré-
publicains, si le Président de la République
ne se trouvera pas acculé à la nécessité d'une
dissolution de la Chambre, avec les éléments
ingouvernables qui la composent et qui ren-
dent extrêmement difficile la constitution
d'un cabinet durable.

Les deux Chambres du Parlement se sont
séparées mardi après avoir entendu la lec-

ture du décret déclarant close la session ex-
traordinaire de 1885.

Elles se réuniront en session ordinaire le
deuxième mardi du mois de janvier 1886.

**

Les élections pour remplacer les députés
invalidés sont fixées au 47 janvier.

**

UNE COMPARAISON

Le *Moniteur* rappelle avec opportunité que
lorsque le maréchal de Mac-Mahon a quitté
le pouvoir, il s'y était considérablement en-
detté, tandis que M. Grévy, entré relative-
ment pauvre à l'Élysée, est devenu plusieurs
fois millionnaire.

Ajoutons, pour compléter le parallèle,
que pendant la présidence du maréchal de
Mac-Mahon, la France s'est enrichie, tandis
qu'elle s'est appauvrie sous la présidence de
M. Grévy. Il y a là une comparaison qui
n'est ni à l'avantage du parti républicain, ni
à l'avantage de M. Grévy, et que la cons-
cience publique, en se réveillant, finira bien
quelque jour par saisir.

**

COMME IL EST CHANGÉ !

M. Cunéo d'Ornano a prononcé l'autre
jour un mot qui restera : « Vous êtes une as-
semblée d'usurpateurs », s'est-il écrié au mi-
lieu du tumulte qui régnait dans le Con-
grès.

Ce jugement sera ratifié par l'histoire. Il
vient à propos corroborer celui qui avait
déjà été formulé, il y a douze ans, par un
homme devenu presque célèbre. Il s'agis-
sait, cette fois, de l'élection du Maréchal de
Mac-Mahon à la présidence de la Répu-
blique.

« Messieurs, dit l'orateur en question,
vous êtes souverains... Souverains ? Mais
comment l'entendez-vous ?

« Si vous voulez dire que vous êtes omni-
potents dans l'exercice des attributions qui
vous ont été confiées, j'en tombe d'accord ;
mais, si vous prétendez être à la place du sou-

1 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

EXIL !

PAR M. DU CAMPFRANC

Boroska, février 18...

La polonaise commença par trois grands coups
d'archet ; puis, après un long trille du violon solo,
tous les instruments se mirent à chanter gravement,
lentement, tandis que les couples s'avançaient en
se balançant avec majesté.

Je conduisais la marche, ma main dans celle de
Serge Nariaki. Mes yeux devaient briller de plaisir,
car j'étais frère de ce bal donné pour mes seize
ans ; frère aussi de mon charmant cavalier.

Tous le disent : Serge est un type de beauté
parfaite avec sa taille élancée, ses cheveux blonds,
abondants, ses yeux bleus et profonds, où toute
pensée généreuse met une flamme. Puis, il est
brave comme ses ancêtres, et mon père aime à
l'appeler son fils.

Nous marchions toujours, tantôt pressant nos
pas, tantôt allanguissant notre marche. A notre

suite, le ruban animé allait de droite, allait de
gauche, serpentant en arabesques variées, formant
mille nœuds, sans se rompre jamais. Puis, tout à
coup, l'orchestre change son rythme ; il devient
léger, boadissant, et tous les couples se dispersè-
rent dans un joyeux tourbillon.

Le bal était en pleine animation. Je ne recon-
naissais plus, dans cette splendide salle de fête, le
salon si sévère, si antique de Boroska, avec ses
huit fenêtres donnant sur le parc, ses meubles
Henri IV et ses tentures sombres.

Ce soir-là, tout resplendissait. Dès l'entrée, dans
le vestibule, les tapisseries des portières, les
émaux cloisonnés, les statues de marbre, se moi-
raient sous de hauts candélabres ; et, dans le salon,
les lustres de cristal, se répercutant dans les glaces,
mettaient en lumière les diamants des parures et
l'or des uniformes.

C'est que notre Boroska réunissait les plus
grands noms de Varsovie. Tous ces jeunes gens
étaient braves comme la pointe de leur épée ; tous
avaient l'âme remplie de vaillance et de foi. Les
partisans à cheveux blancs les admiraient ; et, se
rappelant les insurrections presque incessantes de
la Pologne, ils se disaient en levant fièrement la
tête :

— Ceux-ci ont notre sang dans les veines. Au
jour marqué par la Providence, ils se battront
comme nous nous sommes battus.

Mon père était très-entouré. On savait gré à ce
visage, aux traits quelque peu austères, de vouloir
bien sourire.

C'est que le comte de Rudzen n'est pas une de
ces natures moyennes qui inspirent des sentiments
tempérés. On le hait ou on l'adore. Les lâches, qui
supportent sans frémir le joug de la Russie, le
redoutent ; les vrais Polonais, au contraire,
mettent leur confiance en son courage et en sa
loyauté. Il passa dans le parti des vaincus pour
être un des grands chefs de l'avenir. Tout jeune,
il n'a pas marchandé son sang pour défendre
son pays ; mais, pour lui, sa dette de patrie-
tisme n'est pas encore acquittée, ne le sera ja-
mais. Il dit que l'exemple du sacrifice ne saurait
venir de trop haut, et qu'il a appris, de ses aïeux,
à servir la patrie sans rien demander, sans rien
attendre d'elle, que l'honneur de lui donner ses
biens et sa vie. Que de fois je l'ai entendu répéter
avec un généreux enthousiasme :

— Mieux vaut la mort que l'esclavage ! O sainte
terre de Pologne, terre des martyrs, tes enfants
verseront, pour toi, jusqu'à la dernière goutte de
leur sang.

Lorsqu'il parle ainsi, ma mère devient extrême-
ment pâle.

— Stani, murmure-t-elle, de grâce, épargnez-
moi : Vous me faites frémir.

Alors, elle lève sur son ami ses beaux yeux

homides, tandis que, d'un commun accord, leurs
deux mains se tendent l'une vers l'autre.

Pauvre cher père ! Il dominait tous ses hôtes de
sa grande taille, et je le regardais avec orgueil, si
fier dans sa noble attitude, si beau dans le cos-
tume national : veste à brandebourgs, pantalon
collant à bandes brodées, bottes fines à glands
d'or.

La fête continuait. A la polonaise venait de
succéder une varsovienne. Les vestes brodées, les
passanteries des danseurs, les pierreries des
danseuses, emportées dans le tourbillon, luisaient
sous les lustres. On dansait avec entrain ; mais,
dans les regards de presque tous se lisait une
expression étrange ; et cette expression me frappait
malgré la légèreté inhérente à la jeunesse ; je ne
pouvais la définir : les lèvres souriaient, et les yeux
demeuraient inquiets, rêveurs.

Ma mère avait, ce soir-là, ce que j'appelle sa
beauté triste. Elle était éblouissante, toute en satin
blanc, avec sa rivière de diamants au cou, et, dans
sa main gantée, un gros bouquet de camélias et de
violette de Parme.

Elle montrait à tous cette grâce polie et cette
bienveillance courtoise, charme de la femme bien
née ; mais ses grands yeux bruns, si limpides, si
aimants, n'avaient pas leur expression habituelle.
Ils étaient estompés de légères ombres bleues sous
les paupières et pleins de mélancolie. En vain le

Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas
traité avec la Société des Gens de Lettres. Traduction
réservée.

verain, être le souverain lui-même, je le NIE !
» Le souverain, C'EST LA NATION, et vous n'êtes que son mandataire; vous n'êtes pas plus le souverain que le mandataire n'est le mandant. »

L'orateur descendit de la tribune, acclamé par la gauche tout entière, couvert d'applaudissements frénétiques de tous les républicains transportés d'enthousiasme.

Cet orateur s'appelait JULES GRÉVY.

Qu'en pensent les républicains de 1885 et le Jules Grévy de l'Elysée national ?

Cueilli dans une petite feuille essentiellement républicaine et opportuniste, à propos de M. Grévy :

« C'est le meilleur Président de la République que nous puissions avoir, par cette bonne raison qu'IL PRÉSIDE LE MOINS QU'IL PEUT, et qu'une des revendications de l'avenir sera la suppression de la présidence. Il nous accoutume peu à peu à cette réforme, et lui seul peut avoir quelque autorité en la matière; puisqu'en 1848 il proposa le fameux amendement qui porte son nom, et qui demandait précisément la suppression de la présidence. »

LA

Question du pain et de la viande

Les agriculteurs, trompés par la République, ruinés par elle, obligés de lutter à armes inégales contre l'invasion des produits étrangers, demandent qu'on relève les droits sur les blés et sur les bestiaux.

Et le gouvernement, comme la Chambre, du reste, fait la sourde oreille, n'étudie aucune des questions agricoles qui lui sont soumises et, pour consoler les cultivateurs, se contente de faire dire, par ses officieux, que la crise n'est que momentanée. Il y en a même, parmi ces officieux, qui ne rougissent pas d'affirmer que la crise n'est pas aussi intense qu'on le dit, que ce sont les réactionnaires qui font courir ces mauvais bruits.

Quant à la Chambre, ou plutôt à la majorité républicaine, elle s'est bornée à former un groupe agricole dans lequel, tout naturellement, elle a refusé d'admettre un seul conservateur, si compétent qu'il put être en la matière. Les républicains se croiraient perdus, eux et leur vilaine Maritonne, s'ils ne faisaient pas de la politique à tout propos. Aujourd'hui, ils font entrer la politique dans le pain et dans la viande. C'est peut-être drôle, mais le peuple, lui, a le droit de la trouver mauvaise, et les républicains doivent s'apercevoir qu'il commence à en user terriblement.

Aujourd'hui plus que jamais, c'est de la question agricole qu'un gouvernement sage et vraiment soucieux des intérêts de la nation devrait s'occuper avant tout, car c'est en elle que se résume la vie et le bien-être du travailleur, à quelque classe qu'il appartienne.

On parle dans les cercles agricoles de demander un nouveau relèvement du droit sur les blés étrangers. Là n'est pas le remède. Est-on bien sûr que cette augmentation suffira pour combler le déficit supporté par la culture, et lui assurer un bénéfice même minime ?

Et puis, si on augmente le droit sur le blé, n'est-il pas évident que le pain augmentera, lui aussi, dans les mêmes proportions ? Dans ce cas, si on réussit — ce qui n'est pas prouvé — à contenter l'agriculture, on aboutit d'un autre côté à mécontenter l'ouvrier et la classe nécessiteuse.

En moyenne, il est admis qu'un adulte, une personne arrivée à sa croissance, mange deux livres de pain par jour. Mais ce chiffre est dépassé à la campagne, et bien souvent aussi dans les ménages d'ouvriers où l'on travaille fort, où l'on boit peu de vin et où l'on mange peu de viande. Or, si par exemple le pain augmente seulement d'un sou par kilogramme, et, en prenant pour moyenne le chiffre d'un kilo de pain par jour, consommé par chaque individu, il se trouve que le budget de cet individu sera, lui aussi, augmenté de dix-huit francs par an.

Un ménage d'ouvriers, composé du père, de la mère et de trois enfants — c'est la moyenne — aurait donc à supporter une augmentation, dans ses dépenses, de quatre-vingt-dix francs par an.

Ce n'est pas énorme quand l'ouvrage donne; mais quand il y a chômage, comme aujourd'hui par exemple, un impôt de quatre-vingt-dix francs par an, imposé à un père de famille, serait écrasant. Il ne faut pas oublier que ceux qui achètent leur pain sont bien plus nombreux que ceux qui vendent leur blé.

Et puis, tous les cultivateurs ne vendent pas de blé. Il y a ceux qui n'en font pas assez et ceux qui n'en font que juste ce qu'il leur en faut. Tout le monde sait que la France ne produit pas assez de blé pour sa consommation. Ce qui ne nous empêche pas de reconnaître que la culture du blé est une culture nationale, qui doit être encouragée et soutenue par tous les moyens pratiques.

Les républicains, aussi forts en agriculture qu'en matière commerciale et en politique, ont dit aux cultivateurs, avec cette désinvolture qui les caractérise : « Vous ne vendez pas votre blé ? Créez des prairies et faites de la viande ! Ce n'est pas plus malin que ça, et vous gagnerez bien plus qu'autrefois quand vous vendiez votre blé cher. »

Et le cultivateur, confiant toujours, bon enfant, qui ne demande pas mieux qu'à être persuadé, a fait des prairies et a élevé du bétail.

Mais voilà qu'aujourd'hui le bétail, à son tour, lui reste pour compte. Il conduit ses bœufs, ses moutons et ses cochons dans tous les marchés, dans toutes les foires et, comme je le disais il y a quelque temps, il ne trouve preneur à aucun prix. Le bétail étranger, qui afflue dans nos grands ports, se vend bien meilleur marché que le bétail français; par conséquent, c'est lui qui a toutes les préférences.

Et alors le cultivateur, qui n'a plus de fourrage à donner à ses bœufs et à ses moutons, plus de pommes de terre à ses cochons, qui les voit dépérir et qui ne peut, en outre, se faire d'argent pour acheter du fourrage, payer ses impôts et son propriétaire, le cultivateur se lamente et supplie qu'on lui vienne en aide. Il réclame une surélévation de taxe sur les blés étrangers et un droit d'entrée sur le bétail de même provenance.

Pendant ce temps-là, les républicains, qui détiennent encore le pouvoir, ou qui sont censés légiférer à la Chambre, font de la politique à tour de bras, se disputent, s'injurient, exercent leurs violences sur tous ceux qui ne pensent pas comme eux, malheureusement le suffrage universel, faussent les élections, les cassent quand elles ne leur plaisent pas, mais restent sourds aux plaintes des agriculteurs, comme à celles des ouvriers.

Si les républicains étaient des hommes de gouvernement, s'ils prenaient vraiment les intérêts du peuple et surtout des travailleurs, ils rechercheraient les moyens de venir en aide aux agriculteurs sans imposer de nouvelles charges aux classes laborieuses.

Ainsi, puisque l'on a déjà mis une taxe sur les blés étrangers, taxe insuffisante puisqu'elle n'a été utile en rien aux cultivateurs, pourquoi, au lieu d'en mettre une nouvelle, ne pas consacrer le produit de celle-ci à diminuer l'impôt foncier ? De cette façon, les cultivateurs en profiteraient réellement.

Au lieu de vouloir établir des taxes sur la viande étrangère, pourquoi ne pas abaisser considérablement les droits d'octroi dans les villes, sur la viande et aussi sur le vin ? Vous servirez alors les intérêts de tout le monde; le cultivateur payant moins d'impôt, son blé lui reviendra moins cher, son bétail également. Le boucher n'ayant pas de droits d'octroi à payer pourra donner un peu plus à l'éleveur. Et en fin de compte le consommateur y trouvera également son profit.

Qu'on en demeure bien convaincu : la misère du cultivateur fait la misère de l'ouvrier : le cultivateur pauvre achète moins les produits de l'industrie; mais l'ouvrier pauvre achète moins les produits du cultivateur, en œufs, beurre, fromage, volailles, lapins, porcs, légumes et fruits.

Voulez-vous les soulager tous les deux, leur rendre, sinon l'aisance, au moins la vie plus facile, diminuez les impôts sur la terre et les impôts sur les objets de consommation. — PIERRE DELBARRE.

(Journal de la Vienne.)

ÉTRANGER

AFFAIRES D'ORIENT. — On télégraphie de Belgrade, 28 décembre :

« Les troupes bulgares ont ravagé Piro et fond en comble. Elles ont tout emporté avec elles, même les cloches de l'église. »

» Au dire des habitants, c'est peu d'ins-

tants avant de quitter la ville que les Bulgares ont procédé à ce pillage.

» Le roi Milan a fait, au nom du prince héritier, distribuer 5.000 francs aux pauvres de Piro.

» Un décret royal prescrit l'état de siège dans tout le district dont cette ville est le chef-lieu. »

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 30 décembre.

La fermeté des cours se maintient et s'accroît : le 3 0/0 est à 80.40, l'amortissable à 82.90, le 4 1/2 à 109.45.

La Banque de France est toujours faible.

Le Crédit Foncier est ferme à 1.348.75.

Les achats d'obligations deviennent très-importants à cette époque de l'année et le seront encore plus après l'encaissement des coupons de janvier. On trouverait difficilement un emploi plus avantageux de ses disponibilités. Les Communales 1880 et les Foncières 1885 ont six tirages par an et, chaque fois, un lot de 100.000 fr.

La Société Générale est demandée à 447.50.

La Banque d'Escompte est à 447.75.

La Société de Dépôts et Comptes Courants reste ferme à 597.50.

On signale une légère reprise sur le Panama. Il faut se hâter d'en profiter pour vendre, l'avenir de cette valeur n'est rien moins qu'assuré.

Pas d'affaires sur le Crédit Lyonnais.

Les actions de Chemins de fer sont très-bien tenues.

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST.

LA DERNIÈRE HEURE DE L'ANNÉE

Il est minuit !

Entendez-vous, troublant le silence de la nuit, les douze ballements égaux et monotones de l'horloge d'airain ?

C'est la dernière heure de l'année qui sonne.

À ce moment, dans les profondeurs de l'air, entendez-vous ce grondement sourd, semblable à un murmure lointain étouffé par la brise nocturne ?

Le bruit se rapproche, entendez-vous ?

Qu'est-ce donc ?

C'est un géant qui marche, c'est le siècle qui fait un pas.

D'une poussée formidable, il envoie rouler dans l'abîme des âges l'année que l'Éternel avait tirée du chaos.

Au bruit retentissant de sa chute, dans la nature entière, si calme tout à l'heure, tous les êtres créés, saisis soudain d'une émotion inconnue, frissonnent à cet adieu que leur jette le Temps.

C'est la dernière heure de l'année qui expire.

Mais pourquoi cette terreur insolite ?

C'est que le dernier coup du fatal marteau, qui retentit à nos oreilles effarées, est un avertissement.

Il nous rappelle que chaque minute qui s'écoule rapproche notre trop courte vie de l'heure suprême.

En vain voudrions-nous, jetant sur le passé un regard de tristesse, enchaîner du

sourire s'efforçait-il d'errer sur ses lèvres. Et, soudain, je la vis essuyer une larme sous l'abri de son éventail.

Était-ce étrange !... Eh quoi, pleurer dans un bal ?... Quel mystère se cachait donc sous l'animation des danses, sous les airs brillants et enlevants de l'orchestre ?...

L'inquiétude me saisit, et, puisque je ne pouvais interroger ma mère, qui, ayant repris courage, faisait à tous les honneurs de la fête, saluant d'un sourire les jeunes filles, leur envoyant des danseurs, j'allai me réfugier dans le petit salon tapissé de feuillages. Là, je pris place près de Mademoiselle, sur un divan qu'abritait un vase de Sèvres rempli de fleurs.

Celle que j'appelle Mademoiselle est notre meilleure amie à tous. Elle est Française et Bretonne comme ma mère. Toutes deux aiment à parler ensemble du lointain pays.

Toujours, il me semble, j'ai connu M^{lle} Géraldine du Valmier. Toute petite, j'apprenais à lire sur ses genoux, et, depuis, elle est demeurée pour moi comme le plus beau des livres. Ne verse-t-elle pas dans mon âme l'essence même des choses ? Ce qu'elle me rapporte de ses lectures sérieuses, n'est-ce pas la goutte parfumée choisie entre mille ? Ses talents sont grands; son cœur meilleur encore.

Elle était bien distinguée ce soir-là dans sa

toilette de soie gris perle, de coupe élégante, mais sans un bijou, sans autre fleur qu'un camélia blanc piqué dans ses cheveux noirs.

Dès que je fus près d'elle, son regard prit son expression de tendresse accoutumée, puis, arrêtant mes questions, car elle les pressentait :

— Ne m'interrogez pas, Nadège. Ici nous devons être muettes... Plus tard... plus tard... vous saurez tout.

Et d'un imperceptible mouvement des cils, elle m'indiquait une grande dame au nez d'aigle, à la tournure majestueuse dans sa longue traîne de satin cerise. Je l'aimais peu cette princesse à l'œil inquisiteur, Polonaise de naissance, Russe par diverses alliances, et toute dévouée aux intérêts du czar.

Du reste, deux camps bien distincts se marquaient dans notre fête. D'un côté, la vraie Pologne; de l'autre, des invités au patriotisme douteux, et l'on se reconnaissait dans le froid accueil que l'on se faisait les uns aux autres, et dans le bonjour léger qu'on s'adressait du bout des lèvres.

Quelle peine prenait ma mère pour rallier toutes ces diversités politiques et mondaines ! Elle se déplaçait continuellement, allant du grand salon aux boudoirs fleuris; se mêlant, tour à tour, à chacun des groupes; abordant tous les sujets, y mettant le charme de ses pensées délicates, de sa

voix harmonieuse. Et bien lasse, parfois, elle jetait un regard furtif vers l'antique cartel accroché sur les vieilles tapisseries.

Enfin les aiguilles marquèrent quatre heures. Et quoique la fête battit son plein, que les danses fussent entraînantes, peu à peu tous, ou presque tous, du moins, songèrent au départ.

Devant le perron, on entendait les voitures qui filaient rapides; d'élégants traîneaux attelés de poneys à la vive allure ou des triques avec leurs trois chevaux en flèche. Puis tous les indifférents éloignés, lorsque nous fûmes seulement un groupe d'intimes, mon père fit un signe à l'orchestre; et, par quelques accords, les instruments préludèrent à notre hymne national.

Aussitôt, je m'élançai dans le grand salon. Je voulais unir ma voix à celles de mes frères et de mes sœurs de Pologne. La même émotion se lisait sur tous les visages. Tous accueillaient avec le même ballement de cœur le chant de la patrie.

— Entre, entre à Boroska, sois la bienvenue, fière mélodie. Dieu qu'elle est noble et belle !

Les violons jouèrent d'abord doucement, en sourdine, on eût dit un gémissement de la patrie; puis le chant devint vibrant, s'élargit en un crescendo magnifique; et tous, à genoux, les mains jointes, hautes, toujours plus hautes, nous laissions échapper de nos cœurs le même cri d'enthousiasme et d'amour :

« Boze cos Polske ! »

— Mes amis, fit ma mère, quelle imprudence !...

Mais nous ne l'entendions pas; et les maies toujours suppliantes, le regard toujours inspiré, nous répétions ensemble :

« Dieu soit avec la Pologne ! »

Ah ! pauvre terre de Pologne, incendiée et ruinée; pauvre terre couverte des ossements de tes martyrs; pauvre terre qu'une armée impitoyable fauche et déchire, blesse et mutile, ensanglantée et brûlée... Qu'importe, tu es la patrie !

« Boze cos Polske ! »

L'enthousiasme m'a gagnait. Je sentais la main de Serge, ce cher aide de camp de mon père, qui fortement serrait ma main, et, comme lui, je chantais de toute mon âme, avec toute ma voix et tout mon cœur :

« Boze cos Polske ! »

Hélas ! ce fut mon dernier chant en Pologne !

A l'heure suivante, Boroska était désert. Dans les salons flottait une buée légère, des fleurs et des débris de tulle jonchaient les parquets. Dans le bosquet d'arbustes où se cachait l'orchestre, les instruments gisaient sur la banquette, les cordes détendues et sans voix; et sur les tables vertes, où les cartes et les jetons épars parlaient des parties de la nuit, brûlaient encore quelques bougies dans les flambeaux d'argent, dont les flammes montaient droites dans la lumière blafarde du jour

Temps les ailes impitoyables, son vol impétueux nous presse et nous poursuit.

Rappelons-nous, pour nous épargner des regrets superflus, que si tout sur la terre reçoit du Temps la destructive empreinte, un jour viendra où, sur les mondes anéantis, le Temps lui-même s'écroulera comme une ruine dernière et qu'alors commencera l'éternité.

Ne pleurons pas, insensés que nous sommes, comme si notre vie ne devait pas ailleurs rallumer son flambeau.

Ne pleurons pas, car Dieu, qui commande au fragile univers, n'a jamais pu vouloir que notre dépouille mortelle restât éternellement couchée sous les cyprès.

Et répétons avec le poète :

Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée

Et des mondes brisés foulera le tombeau.

OSCAR LÉONI.

L'Écho Saumurois ne paraîtra pas demain vendredi, 1^{er} janvier.

A l'occasion du Jour de l'An, le Sous-Préfet recevra vendredi prochain, de 1 heure moins le quart à 2 heures.

QUELQUES ÉPHÉMÉRIDES

A PROPOS DU 1^{er} JANVIER.

L'établissement de la contribution foncière en France commença à fonctionner le 4^{er} janvier 1791.

Le 4^{er} janvier 805, l'empereur Charlemagne fit tailler la livre d'argent en vingt parties exactes qu'il nomma sols, et dans un de ces sols, douze deniers.

Le Collège de France fut fondé le 4^{er} janvier 1531.

Le premier numéro de la Gazette de France, par Théophraste Renaudot, né à Loudun (Vienne), porte la date du 4^{er} janvier 1631.

L'Académie française, le Jardin des Plantes de Paris, furent fondés le 4^{er} janvier : la première en 1633, le Jardin des Plantes en 1634.

4^{er} janvier 1515 : Mort de Louis XII, roi de France, surnommé le Père du peuple.

4^{er} janvier 1806 : Napoléon I^{er} rétablit en France le calendrier grégorien qui avait été supprimé par la première République.

CLASSE DE 1884.

La classe de 1884, qui vient d'être appelée sous les drapeaux, compte, paraît-il, un assez grand nombre de conscrits que les corps sont obligés de présenter aux commissions départementales pour la réforme. Chaque année, d'ailleurs, l'attention du ministre est appelée sur les frais qu'occasionnent la mise en route, le séjour au régiment, le renvoi de conscrits qui, dès leur arrivée, sont reconnus impropres au service.

naissant.

Je m'étais retirée dans ma chambre ; mais, en vain je m'efforçais de reposer. Sous mes épais rideaux bleu tendre le sommeil ne pouvait venir. J'avais devant les yeux une interminable polonoise, et dans l'oreille le chant si ardent et si beau de ma patrie. Je me rappelais aussi l'expression étrange de certaines figures : la fierté énergique des jeunes gens ; l'inquiétude poignante qui, comme un éclair, apparaissait entre deux sourires, sur le visage de quelques-unes de mes amies... des fiancées... Et cette larme de ma mère, cachée sous l'éventail, et les poignées de main chaleureuses qu'au départ on donnait à mon père ; et, surtout, surtout, notre ardeur à tous en répétant, à trois reprises, toujours avec un enthousiasme croissant :

« Boze coe Polske ! »

Un mystère, sans nul doute, se cachait sous cette

fête.

Je réfléchissais les yeux grands ouverts. — Mon Dieu, disais-je, l'heure de la juste revendication de tous nos droits aurait-elle enfin sonné, et ce bal donné à Boroska chez le comte de Rudzen, chez celui que tous désignent comme chef de la Pologne militante, aurait-il pour but d'endormir les soupçons de la police russe ?... Peut-être ?...

Je réfléchis encore ; et, bientôt, je ne dis plus : peut-être ?... Mais la chose est certaine.

L'avenir militaire attribue ces inconvénients au fonctionnement des conseils de révision, dont les opérations se font, en effet, dit-il, trop rapidement.

« Tout le monde sait, ajoute ce journal, que la première question adressée par le préfet au médecin militaire est celle-ci : « Combien pouvez-vous voir d'hommes en une heure ? »

» On est pressé par le départ du train, par les invitations, par les visites officielles, par d'autres choses encore, et il arrive alors que l'inspection des hommes se fait un peu à la vapeur, et que des sujets, qui ne devraient jamais paraître au régiment, sont déclarés bons pour venir, quelques mois après, encombrer l'infirmerie régimentaire d'abord, l'hôpital ensuite, jusqu'au jour où ils seront réformés, après un an passé aux eaux, en convalescence, sans jamais avoir rendu un service quelconque à l'Etat, auquel ils ont coûté des sommes importantes qu'il aurait été si simple d'économiser en les laissant chez eux. »

L'avenir conclut que l'élément militaire devrait avoir voix prépondérante dans les conseils de révision pour ne choisir et prendre que des sujets capables de faire du service actif, d'entrer en campagne dans un temps plus ou moins rapproché.

TRAMWAYS SAUMUROIS.

Erratum. — J'avais écrit que la Compagnie de l'Orléans et l'Etat accordaient des réductions de prix aux pèlerinages de Lourdes ; on me fait dire aux pèlerinages de Candes, ce qui est un non-sens complet.

P. P.

CHATELLERAULT.

Par décret de M. le Président de la République, en date du 12 décembre 1885, M. Gilbert a été nommé avoué près le tribunal civil de Châtellerault, en remplacement de M. Coignard, et a prêté serment en cette qualité à l'audience du 21 décembre.

MORT D'ATHANASE DE CHARETTE

M. le général baron de Charette vient d'avoir la douleur de perdre son fils aîné, Athanase, qu'une fièvre typhoïde a enlevé mardi matin. Il y a huit jours qu'il avait été ramené de Tours à Couffé chez son père, déjà gravement atteint.

Athanase de Charette était né à Rome le 28 décembre 1864 ; il expire donc juste à l'âge de 21 ans.

La sépulture a eu lieu à Couffé (Loire-Inférieure), arrondissement d'Ancenis, aujourd'hui jeudi, à onze heures du matin.

Nous nous associons bien sincèrement à la douleur du général de Charette et de sa famille.

LA FLÈCHE.

Différence de résultats entre une administration républicaine et une administration conservatrice.

A Mamers, la municipalité républicaine

Et je me rappelais les longues veilles de mon père dans son cabinet de travail, dont la lampe brûlait une partie des nuits, et sa correspondance volumineuse et secrète portée, à ses amis, par ses serviteurs les plus fidèles ; et ses interminables conférences à Varsovie, dont il nous revenait l'œil en feu, la parole ardente, le cœur rempli d'une juste et sainte, mais terrible colère contre les ukases du czar.

Ces ukases iniques ne décrètent-ils pas l'anéantissement de toute une nation ? Et pour arriver au but désiré, persécutions, tortures, exil, gibet, rien n'arrête le despote. La Pologne râle sous son talon impitoyable. Depuis si longtemps la religion du Christ est opprimée. Et ceux de nos prêtres qui osent élever la parole pour décrier l'oppression et l'iniquité : en exil ou au gibet ! Et ceux de nos plus nobles et de nos plus vaillants qui ne craignent pas de se mesurer avec le tyran : en exil ou au gibet !

Ah ! il est temps de se lever en masse ; il est temps de se redresser enfin, de regarder l'ennemi en face, et avec toute son âme, avec toute sa juste rancune, avec toute son énergie de combattre pour la justice.

Je pensais ainsi, désirant une éclatante revanche, et la redoutant tout à la fois ; car, avec les batailles, que de morts ! que de souffrances !...

Tout à coup je tressaillis. Ma porte venait de

met en déficit le budget de la ville ; les républicains de La Flèche, sous la conduite des Martin, des Mauvais, des Lesourd et des Ragot, en avaient fait autant.

Aujourd'hui, l'on peut constater les améliorations que les conservateurs fléchois, sous la direction de MM. de Lamandé, de Neufbourg, Gaudineau, etc., ont apportées aux finances de cette ville.

Ils ont fait disparaître le déficit, et non contents de diminuer les dépenses, ils ont augmenté les recettes.

« C'est avec une véritable satisfaction, dit l'Écho du Loir, que nous apprenons qu'à partir du 1^{er} janvier, le nettoyage des rues de La Flèche va être confié à deux adjudicataires qui ont pris l'engagement de tenir notre ville parfaitement propre. Nous n'avons pas été gâtés, sous ce rapport ; depuis bien longtemps, et nous prions l'administration de se montrer sévère, en même temps que nous la félicitons d'avoir pu faire une économie annuelle de 500 fr. sur ce service. »

» Déjà, il y a deux mois, M. le maire avait adjugé les droits sur les marchés 4,200 fr. de plus par an qu'ils ne le sont aujourd'hui. Voilà donc les recettes de la ville augmentées chaque année de 4,700 fr. sans accroître les impôts qui pèsent sur nous et par le seul fait d'une bonne administration. »

Les électeurs apprécieront.

En faisant des fouilles aux environs de Nantes, on a découvert les fondations d'un vaste hippodrome et une voie romaine conduisant à la Loire.

LA NOUVELLE MONNAIE RUSSE.

A partir du 4^{er} janvier prochain, une nouvelle monnaie d'or et d'argent sera frappée à Saint-Petersbourg. Le titre des pièces nouvelles sera modifié de manière à être identique à celui des monnaies de l'Union monétaire latine. La pièce d'or de 5 roubles sera complètement identique à celle de 20 francs, ce qui lui permettra d'avoir cours à l'étranger.

La Maison Georges Douesnel, EPICERIE CENTRALE, à l'occasion des fêtes du Jour de l'An, vient de mettre en vente un assortiment considérable de Pralines de toutes sortes, Fondants simples, décorés et fourrés, Chocolats crèmes, Pralines, Nougats et Pistaches, etc., ainsi que des Liqueurs de toutes marques, — Vins fins français et étrangers, Spiritueux et Liqueurs, le tout aux prix les plus réduits.

Faits divers.

On mande de Marseille que la gendarmerie vient de procéder à l'arrestation d'un dangereux malfaiteur. C'est un nommé François-Emile Gros, soldat au 123^e de ligne, qui avait déserté, au mois de mai dernier, le camp du Pas-des-Lanciers, où était son

s'entr'ouvrir. Doucement mon père s'approchait. Il écarta mes rideaux, se pencha sur moi, me regarda si longuement, si tendrement ! Et dans ses yeux d'un bleu clair, je voyais tant d'amour pour sa fille, un chagrin de la quitter, une colère et une haine pour le bourreau qui l'y obligeait, et des larmes aussi, refoulées et chaudes. Sous sa polonoise de fourrure, il était armé : le sabre à la ceinture, le revolver dans l'étui. Alors, comprenant tout, je devins horriblement pâle, et lui faisant un collier de mes bras, l'étreignant de toute ma force :

— Mon père, m'écriai-je, vous partez... Oh ! déjà... déjà... Mais il y a deux heures à peine, nous dansions encore... Partir !... Partir, vous ! Non, non, je ne veux pas... Je ne veux pas !

Je frémissais. J'étais prise d'un tremblement nerveux. Et lui, de sa voix si mâle d'habitude, mais devenue si douce, s'efforçait de me calmer.

— Du courage, mon enfant. Ne rends pas mon départ trop amer. Oui, je suis venu te donner un dernier baiser. Oui, je pars, tu l'as deviné. L'heure du combat a sonné. Cette fête, offerte la veille de la bataille, cachera, à coup sûr, nos plans de révolte. Qui pourrait soupçonner nos projets ? En général ceux qui vont mourir... peut-être... ne songent guère aux apprêts d'un bal... Ma pauvre enfant, la mesure d'iniquités est à son comble. Notre conscience est opprimée. On brûle nos

bataillon. Gros avait vécu jusqu'à ce jour sous un nom d'emprunt.

Entre bohèmes.
Premier bohème. — En voilà une étrange idée, mon cher, on ne va plus porter de chaussettes, maintenant ?
Deuxième bohème, avec sérénité. — On en portait donc ?

Chez le docteur.
— Et qu'éprouvz-vous ?
— D'intolérables démangeaisons dans les jambes.
— Très-curieux. Je ne m'explique pas du tout ces souffrances. Seriez-vous caissier, par hasard ?

Dialogues des boulevards extérieurs :
— Ça doit te coûter cher, une belle casquette comme ça ! Combien ?
— Sais pas. L'marchand était pas quand je m'la suis payée.

A table.
Un invité découpe délicatement une perdrix.
— Pauvre petite bête, soupire une dame sentimentale, quand on pense qu'il a fallu la tuer pour que nous la mangions.
L'invité avec une grimace, après avoir flairé le gibier :
— Oh ! il y a si longtemps qu'elle est morte !

Grand Théâtre d'Angers.

Jeudi 31 décembre : Relâche.

Vendredi 1^{er} janvier

MIGNON, opéra-comique.

Samedi 2 janvier

Les MOUSQUETAIRES au COUVENT, opéra-comique en 3 actes, musique de Louis Varney.

Dimanche 3 janvier

FAUST, opéra en 5 actes et 7 tableaux.

Cirque-Théâtre d'Angers.

Vendredi 1^{er} janvier

NOS BONS VILLAGEOIS, comédie en 5 actes, par M. Victorien Sardou.

Dimanche 3 janvier

LA PIEUVRE, drame nouveau en 6 actes.

Le Conseil d'administration de la C^{ie} DE NAVIGATION DU HAVRE A PARIS ET LYON, prévient MM. les Actionnaires que l'Assemblée générale, tenue le 19 décembre courant, a voté un dividende de 20 fr. par action contre la remise du coupon n^o 3. Ce coupon sera payable à partir du 15 janvier au siège social et dans les agences de la Société Générale.

DONNEZ DU FER à votre enfant, — disait un médecin consulté par une mère pour sa fille atteinte de pâles couleurs et d'anémie. — Mais quel Fer donner à mon enfant ? demanda la mère. — Le FER BRAVAIS, répondit le docteur, car c'est la préparation qui approche le plus de la forme sous laquelle le Fer est contenu dans le sang, et, par suite, ses effets sont supérieurs à ceux de tous les autres ferrugineux.
Dépôt dans la plupart des Pharmacies.

BOURSE DE PARIS

DU 30 DÉCEMBRE 1885.

Rente 3 0/0.	80 25
Rente 3 0/0 amortissable.	82 30
Rente 4 1/2.	106 25
Rente 4 1/2 (nouvelle).	109 30
Obligations du Trésor.	515 »

églises. On exile nos prêtres. Notre armée est bien faible ; mais j'espère cependant : notre cause est si sainte !

Je pleurais sur son épaule. En ce moment, j'oubliais nos justes ressentiments. Je n'étais plus une Polonoise âprement révoltée contre le Moscovite, mais une pauvre enfant dont le père allait courir les plus grands dangers ; et, le serrant toujours plus étroitement de mes deux bras qui l'enlaçaient :

— Oh ! que je souffre, m'écriai-je.

Sa belle figure devint très-grave ; une larme pourtant coulait sur sa joue. Elle mouilla la mienne, tandis que je lui donnais un ardent baiser. Alors, brusquement, se dégageant de mon étreinte :

— Oh ! Nadège, je ne te reconnais plus. Où donc est ton énergie ?

Puis, redevenant tendre, reprenant sa voix si chère :

— Je l'en conjure, mon enfant, sois forte. Bientôt je reviendrai. Espère... Mais, surtout, surtout, console ta pauvre mère. Va la retrouver. Elle pleure aussi. Elle t'attend.

Et, vivement, durement, passant la main sur ses yeux, qui s'inondaient, en hâte il quitta la chambre, ses bottes à éperons sonnant sur le plancher de chêne.

En moins d'une seconde, j'eus passé un ample vêtement, et je fus à la fenêtre. Oh ! je voulais, oui, je voulais le revoir encore.

(A suivre.)

ÉTRENNES

La *Mode Illustrée*, journal de la famille, sous la direction de M^{me} BEMMELINE RAYMOND.

Si l'on veut offrir une étrenne qui est peu coûteuse et représente une somme notable, celle des économies qu'elle permet de réaliser, une étrenne agréable, utile, se répétant une fois par semaine pendant toute l'année, et formant à la fin un recueil consulté avec profit par tous les membres de la famille, il faut donner un abonnement d'un an à la *Mode illustrée*. Oncles et tantes, parrains et marraines, amies de la famille, qui si souvent êtes embarrassés quand il s'agit du choix d'une étrenne, offrez celle qui de toutes est la moins coûteuse et la mieux accueillie : la *Mode illustrée*.

Ce journal paraît chaque semaine et donne par an plus de 2,500 gravures sur bois ; 24 grandes planches contenant plus de 300 modèles nouveaux de patrons, en grandeur naturelle, de vêtements de toutes sortes et de tout âge ; articles d'ameublement, romans, nouvelles, etc.

Un numéro spécimen est adressé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

On s'abonne en envoyant un mandat-poste à l'ordre de MM. FIRMIN DIDOT & Co, rue Jacob, 36, à Paris.

Prix pour les départements : 1^{re} édition, 14 fr. par an ; 4^e édit., 25 fr. — Pour l'Union postale : 17 fr. la 1^{re} édition, et la 4^e, 30 fr.

On peut s'adresser également aux bureaux de poste et aux libraires.

LES ALMANACHS POUR 1886.

L'Almanach est le livre de tous ; celui que le paysan consulte à chaque instant pour savoir l'heure de la lune et le jour de la foire ; le marin, pour connaître l'époque de la grande marée ; l'ouvrier, pour lire des historiettes ; l'homme de loisir, pour se délasser. Aussi, chaque année, ce petit livre se répand par millions d'exemplaires, qui se débitent aux vitrines des libraires, parfois même des cabarets, qui se colportent dans les foires, et se donnent en cadeau d'étrennes.

Il y a donc là un moyen de faire le bien que les hommes de principes et de foi ne doivent pas négliger ; car les ennemis de l'Église se font de l'Almanach une arme funeste et meurtrière.

Parmi les Almanachs utiles nous signalons avec confiance aux hommes de bien les *Almanachs du Laboureur, de l'Atelier, du Soldat, du Marin et du Coin du feu*, qui s'adressent à toutes les catégories de lecteurs, aux petites bourses comme aux grosses. Si, pour les répandre, nous avions l'énergie et l'ardeur des protestants, des libres-penseurs, des francs-maçons ; si nous les vendions dans les foires, chez les libraires ; si nous les donnions à prix réduit, ou même gratuitement, il s'en placerait bien vite un nombre considérable d'exemplaires et le bien se ferait sur une vaste échelle.

Ces Almanachs se vendent à Paris, 6, rue Furstenberg.

L'Atelier, le Laboureur, le Soldat, le Marin : 25 cent. l'exemplaire, 55 cent. par la poste. — Le Coin du Feu : 50 cent. l'exemplaire, 65 cent.

par la poste. — 3 fr. 60 c. la douzaine, 4 fr. 60 c. par la poste.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878 (CLASSE 66).
MÉDAILLE D'ARGENT

COFFRES-FORTS

M. HAFNER aîné, fabricant de coffres-forts, a obtenu une MÉDAILLE D'ARGENT à l'Exposition universelle de Paris pour la perfection qu'il a apportée dans la construction de ses coffres-forts. Reconnus supérieurs, pour leur solidité, leur incombustibilité, leurs serrures ont présenté au jury une sécurité incomparable contre les crocheteurs les plus habiles.

Nous sommes heureux de porter cette bonne nouvelle aux nombreuses personnes qui se sont déjà munies de coffres de la maison Hafner, et nous pensons qu'elle déterminera en faveur de cette maison ceux de nos lecteurs qui pourraient hésiter encore dans le choix d'un constructeur.

Coffres depuis 120 fr. jusqu'à 2,000 fr. et au delà.

Pour les renseignements, s'adresser au bureau du journal, où il y en a toujours en dépôt.

En dehors du dépôt, un bel album en chromo-lithographie est à la disposition des personnes qui voudront se rendre compte du choix, de la variété et de la beauté des Coffres de la Maison HAFNER.

LA LANTERNE D'ARLEQUIN

Illustrée, 10 centimes
PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Nous rappelons à nos abonnés qu'ils peuvent recevoir la *Lanterne d'Arlequin* toutes les semaines, pendant un an, pour 5 fr. au lieu de 6, en adressant au Directeur, à Tours, rue Richelieu, 13 ; un mandat ou un bon de poste avec une bande de notre journal. C'est une faveur spéciale dont nous les engageons à profiter.

Sommaire du n° 247 (20 décembre). Bonhomme Noël. Marianne est malade. La Commission du Tonkin. Les partis sont en présence. Pétaudière électorale. Trop de crises. Un vilain coup de Gole. Le résultat des élections parisiennes. Les ministres de la République. Une expulsion arbitraire. Demandez l'*Almanach d'Arlequin*, il n'en reste plus que quelques centaines d'exemplaires !

LES FRÈRES MAHON médecins spéciaux, des hôpitaux de Paris

« obtiennent mille guérisons par an, terme moyen. »
— Maladies de la peau et du cuir chevelu, teignes, dartres, démangeaisons, chulu des cheveux, etc. Le docteur M. Mahon fait sa visite à l'hôpital d'Angers le dernier Dimanche de chaque mois, et il reçoit le même jour les malades particuliers à l'hôtel d'Anjou, à Angers, de midi à trois heures. Dépôt à Saumur, à la pharmacie GABLIN. — Consultations à Paris, rue de Rivoli, 30.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

Le Tribunal de Commerce de Saumur, par son jugement en date du 17 novembre 1884, enregistré, a prononcé la dissolution de la Société en nom collectif BOUGLÉ, COURTET et TAVEAU, formée par acte sous signatures privées, en date du 22 novembre 1883, enregistré, et ayant pour but la fabrication et la vente de la liqueur connue sous le nom d'*Elixir Loudunais* ou *Elixir Bouglé*. (980)

A VENDRE
TRÈS-BEAU PLANT DE PEUPLIERS
50 Centimes

S'adresser à M. GAGNEUX ou à M. LINNÉ, jardinier à Presle. (918)

3, Rue d'Orléans, 3

OURTOULE

Fumiste-Tôlier

Grand assortiment d'appareils de chauffage.

Cuisinières, poêles, grilles à coke, cheminées fonte, tôle et faïence, chenets, porte-pelles et pincettes, poterie de fonte émaillée et émaillée, buanderies, etc., etc.

Construction de fourneaux de cuisine, calorifères de cave, calorifères portatifs et sur place, exécution garantie.

Fours de Boulanger et Pâtissier.

Prix modérés.

FABRIQUE D'AGRAFES

A ressort à double mentonnet

POUR
COUVERTURES EN ARDOISES

Nouveau système perfectionné

Supprimant tous les inconvénients des crampons dans les voliges.

Breveté s. g. d. g.

LEMAIRE-BERSOULLÉ

M^e de bois du Nord et du Pays

Inventeur et seul Fabricant

Quai Saint-Nicolas, n° 13, à Saumur.

Cette agrafe est le perfectionnement de tous les systèmes connus.

Elle a l'avantage sur les autres systèmes de permettre d'enlever, de sur les couvertures, les ardoises avariées, de les remplacer par de nouvelles sans mutiler les agrafes ni les déranger en quoi que ce soit de leur place primitive.

Elles se fabriquent en fil d'acier galvanisé et en cuivre rouge, qualité supérieure, aux prix les plus réduits, suivant les cours des matières premières. (904)

DEMANDE MÉNAGE, homme connaissant travail de la terre et conduire, femme cuisinière. — Bons confidants. — V^o de Fontenailles, La Trochoire, Fontevault (Maine-et-Loire).

A LA PAIX

SARGET-GIRAULT

SAUMUR -- 6, Rue d'Orléans -- SAUMUR

A l'occasion du mois des Étrennes, de Nouveaux Rabais ont été faits.

Nous engageons vivement les personnes qui ont des Achats à faire à venir donner un coup d'œil sur les Marchandises étalées pour se convaincre des bas Prix réels de tous nos Articles.

Acheteurs, hâtez-vous, car c'est le 31 JANVIER 1886 qu'auront lieu la CLOTURE IRRÉVOCABLE de notre Grande Liquidation et la FERMETURE DÉFINITIVE de notre Maison.

MAISON DE CONFIANCE

Rue Saint-Jean, 27 et 29

L. ENAULT

BIJOUTERIE FANTAISIE OR & ARGENT

Joierie, pièces compliquées pour Corbeilles de Mariages, Brillants solitaires et autres, montés sur Bracelets, Dormeuses, Bagues, Epingles de cravates, etc., etc.

Beau choix de petite Orfèvrerie Argent au premier titre, modèles nouveaux et variés.

Vaisselle d'Argent sur commande, Orfèvrerie Ruoltz sur métal blanc, de la maison Christoffe et de divers autres fabricants.

Horlogerie Suisse et Française, garantie

(25 ANNÉES DE PRATIQUE)

Grand choix de Pendules de cheminée en bronze, marbre et marqueterie, Pendules de voyages, Pendules régulateurs quatre glaces. Cartels, Baires, Flambeaux, Coupes, Porte-bouquets, Vases, Encriers, Sabliers, etc., etc.

ÉTRENNES DE LA MAISON ENAULT

15 0/0 de Remise au comptant sur tous les Articles en Ruoltz tarifés.

CADEAU

Offert par la Maison BONALET-GAUTIER, rue Nationale, 26, Saumur.

500 grammes SUCRE pour rien à toute personne qui fera un achat de 10 fr. en une seule fois et consistant en épicerie de toutes sortes (sucre excepté), Vins fins français et étrangers, Liqueurs, etc.

La Maison Bonalet est connue pour vendre le meilleur marché de tout Saumur.

Comptable demande travail chez lui ou petite comptabilité. S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE à ACHETER des boules de fort d'occasion. S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE un jeune homme de 13 à 15 ans pour apprendre un état. S'adresser au bureau du journal.

Il a été perdu, le jeudi 17 décembre 1885, aux abords de la gare d'Orléans, à Saumur, un manchon en marbre.

Le rapporter chez M. DUTEIL, avenue de la gare de l'Etat. — Il y aura récompense.



Dépôt à Saumur, pharm. NORMANDINE, 11, rue Saint-Jean.

M. TORSEAU, acquéreur de la pêche de l'étang de Cunault, a l'honneur de prévenir le public qu'il vendra sur place, le dimanche 3 janvier prochain, les produits de cette pêche.

Ce même jour, Assemblée sur les bords de l'étang. (916)

EAU MINÉRALE NATURELLE

VICHY

Sources de l'Etat. Applications en médecine : GRANDE-GRILLE. — Affections lymphatiques, maladies des voies digestives, engorgements du foie et de la rate, obstructions viscérales.

HOPITAL. — Affections des voies digestives, pesanteur d'estomac, digestion difficile, inappétence CÉLESTINS. — Affections des reins, de la vessie, gravelle, calculs urinaux, goutte, diabète, etc.

HAUTERIVE. — Prescrite comme Célestins. Administration de la C^o concessionnaire : PARIS, 3, Boulevard Montmartre

EXIGER le NOM de la SOURCE sur la CAPSULE
Dépôt chez tous les marchands d'Eaux minérales, droguistes et pharmaciens.

JOURNAL TRÈS-RECOMMANDÉ

Aux Mères de Famille, aux Directrices de Pensionnats

Entre tous les journaux qui s'adressent aux femmes, il en est un que nous nous plaignons à recommander spécialement : *La Femme et la Famille*, JOURNAL DES JEUNES PERSONNES (54 ans d'existence), publié sous la direction de M^{lle} Julie GOURAUD, dont les ouvrages sont si estimés.

Le programme comporte deux parties bien distinctes :

Éducation, Instruction, Nouvelles, Récits, Voyages, Causeries, Littérature et Livres, voilà la partie commune à tous et rédigée en vue de tous.

Revue de la Mode, Dessins de Broderie, de Crochet, de Tapiserie, Travaux de Couture, Confection de Vêtements au moyen de Patrons joints aux numéros, Hygiène, Économie domestique, Tenue de la maison, etc., voilà la partie plus particulière à la femme, c'est-à-dire à la mère de famille, à la gouvernante, à la jeune personne appelée à devenir maîtresse de maison.

ÉDITIONS

Mensuelle, texte seul (grand in-8° de 32 pages à deux colonnes) : 6 fr. — Étranger : 7 fr.

LA MÊME, avec annexes et gravures, 12 fr. — Union postale : 14 fr.

PRIMES

Les nouvelles Abonnées reçoivent, comme Prime gratuite, les numéros de Novembre et de Décembre, ce qui fait que l'abonnement ne part ainsi que du 1^{er} Janvier.

Dans l'année, toutes les Abonnées reçoivent également plusieurs gravures colorées assorties et des travaux supplémentaires en couleur.

Pour s'abonner, envoyer un mandat-poste à l'adresse du gérant, M. A. VITON, 76, rue des Saints-Pères, Paris. — Bien spécifier l'édition qu'on demande.

On s'abonne également au bureau de l'*Echo Saumurois*.

SANS PALAIS
DENTS
NI CROCHETS
Léon A. Fresco
Chirurgien-Dentiste
68, QUAI DE LIMOGES
SAUMUR
Extraction, Aurification - Prix modéré.

Saumur, imprimerie de PAUL GODET.